

Michel BANNIARD  
Professeur à l'Université  
de Toulouse-II

Communication au colloque

**AUGUSTIN PREDICATEUR A LA LUMIERE DES MANUSCRITS  
DECOUVERTS A MAYENCE**

**Variations langagières et communication dans la  
prédication d'Augustin.**

1. Latinité augustinienne et oralité africaine.
2. Critères langagiers.
3. Variations.
4. Parole augustinienne et parole africaine.
5. *Viva vox Augustini.*

## 1 - LATINITE AUGUSTINIENNE ET ORALITE AFRICAINE.

Les sermons découverts à Mayence intéressent vivement l'historien de la communication dans l'antiquité tardive, moins parce qu'ils apportent des données différentes de celles dont nous disposions déjà que parce qu'ils sont passés entre les mains expertes de leur découvreur qui a mis généreusement à notre disposition une édition certes provisoire, mais d'une telle qualité qu'on peut s'appuyer solidement sur ses résultats. C'est l'occasion de mettre à l'épreuve les conclusions que j'avais posées ailleurs sur le fonctionnement de la communication latinophone en Afrique romaine à la fin du IV<sup>e</sup> et au début du V<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. J'ai conscience des problèmes qui se posent à moi dans le domaine précisément de cette communication. Certains des participants à ce colloque ne sont peut-être pas sensibles à cette problématique, qui relève de la sociolinguistique rétrospective et de la linguistique diachronique ; pour d'autres, au contraire, les conclusions sont évidentes (l'Afrique est latinophone) ; tous sans doute ne tiennent pas à entendre un exposé qui sombrerait dans une linguistique pointilliste ; enfin, l'oeuvre augustiniennne est une tel océan que même un lecteur zélé est sans cesse exposé à

---

<sup>1</sup>. Dans M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident Latin*, Paris, 1992, chap. 2, p. 65-104, *L'âge d'or augustinien*. On verra aussi en ce sens M. BANNIARD, *La cité de la parole ; Saint Augustin entre la théorie et la pratique de la communication latinophone*, in *JS*, 1995, p. 283-306.

s'y perdre. Pardonnez moi cette *captatio benevolentiae* : elle correspond à un réel embarras issu des compartimentages disciplinaires<sup>2</sup>.

Les sermons d'Augustin nous mettent en présence d'une des formes de la communication latinophone en Afrique. Ils représentent la mise en pratique d'une théorie sur l'orateur chrétien qu'Augustin exposera de manière détaillée à la fin de sa vie. La conclusion principale qu'impose cette théorie est qu'un locuteur lettré parlant latin se faisait comprendre de ses fidèles, quel que soit leur niveau d'éducation, à condition de respecter les règles du *decorum* : un sujet adapté au public, au lieu, à la date ; un exposé bâti de manière à instruire, à émouvoir et à convaincre ; et surtout un langage calibré sur ses destinataires, depuis les plus instruits jusqu'aux plus dépourvus d'accès à l'éducation publique<sup>3</sup>. Cette dernière clause n'est pas la moindre : elle dessine une certaine ligne de séparation d'avec la doctrine oratoire traditionnelle. Car

---

<sup>2</sup>. Sur cet aspect de la recherche, je renvoie aux remarques pertinentes de F. DOLBEAU dans son *Augustin prédicateur, Recherches philologiques et historiques sur les Sermones ad populum, Introduction à un dossier d'habilitation*, Paris, 1997 (Université de Paris-X).

<sup>3</sup>. Je ne m'occupe que des auditeurs latinophones. Il est certain que la campagne profonde comptait des locuteurs non latinophones. Mais, dans ce cas, c'est un problème de bilinguisme synchronique : ceux qui ne parlent et ne comprennent pas le latin sont dans cette situation non pas parce que leur propre langue est du latin trop évolué (du protoroman), mais parce qu'ils ne sont familiers que d'une des langues locales.

l'orateur chrétien doit - l'impératif est catégorique - veiller à être compris de tous, y compris des locuteurs peu cultivés ou incultes, cette dernière catégorie, sans doute majoritaire, comprenant les analphabètes<sup>4</sup>.

Que nous apportent les sermons sur les rapports entre le prédicateur et son public, ou, plus précisément, comment Augustin s'y est-il pris pour accomplir sa tâche ? Qu'a-t-il fait de sa latinité individuelle pour l'adapter à l'oralité collective africaine ? Et rétrospectivement, que pourrions-nous dire de la latinophonie africaine au miroir de la latinité augustinienne ? Aidé dans la réponse à ces questions par les épais dossiers qu'a établis F. Dolbeau pour débusquer les dates, les contextes, les publics de ces sermons, je ne prétends aujourd'hui qu'à une esquisse des enquêtes qu'il serait nécessaire de mener. Pour ce faire, il convient d'établir d'abord les critères langagiers qui orientent cette étude, la justifient, et la protègent contre des artefacts. Je regarderai ensuite la panoplie de la *variatio* langagière dans les énoncés augustinien (en insistant sur la langue, sans que le partage avec l'étude du style puisse être toujours net, mais est-ce souhaitable ?). Enfin je tracerai quelques contours de l'oralité africaine au regard de l'oralité augustinienne.

---

<sup>4</sup>. On trouvera un dossier de la question dans *Viva voce* et dans *La cité de la parole*, avec la bibliographie requise.

Il y a évidemment quelque chose du voeu pieux à lancer tant de sujets dans le cadre d'une communication qui ne saurait être que brève. Mais j'aimerais à l'occasion de cette rencontre profiter de la présence de spécialistes pour enrichir ma propre réflexion. Je dois dire que si la bibliographie augustinienne est prodigieuse, en quantité et souvent en qualité, les études sur sa langue ne sont pas nombreuses (je ne parle pas des contributions relevant du style - quoique là aussi les limites soient étroites<sup>5</sup> - ou du vocabulaire chrétien). Cela augmente les risques d'erreur, sans constituer un prétexte à renoncer.

---

<sup>5</sup>. J. FONTAINE, *Une révolution littéraire dans l'Occident latin : Les confessions de saint Augustin*, in *BLE, Saint Augustin*, Toulouse, 1987, p. 173-193 fait, comme souvent, oeuvre de pionnier.

## 2 - CRITERES LANGAGIERS

Les sermons découverts à Mayence apportent un certain nombre de *testimonia* positifs directs<sup>6</sup> sur la situation matérielle concrète de la communication verticale. Je ne m'attarderai pas sur un certain nombre d'indications qui permettent de saisir en direct la position physique du prédicateur et celle de son public<sup>7</sup>. D'autres, nombreuses, permettent d'enrichir le dossier de ces *dialogues avec la foule* déjà décrits il y a plus de 25 ans<sup>8</sup>. Toutes ces données permettent de parler d'une immersion langagière d'Augustin dans les églises d'Afrique, le plus souvent à Hippone et à Carthage. L'impression de disposer ainsi de reportages pris sur le vif contribue à donner une garantie d'authenticité à notre représentation du fonctionnement de la prédication réelle. Or, à aucun moment, on ne trouve la moindre trace de médiateurs quelconques, chargés de répéter les paroles d'Augustin et/ ou de les traduire.

Tout au contraire, plusieurs documents démontrent que c'est la voix même d'Augustin qui parvient au public. Le voici,

---

<sup>6</sup>. Sur ces distinctions, cf. *Viva voce*, p. 59 sqq.

<sup>7</sup>. Ce repérage a été fait en partie dans son édition par F. Dolbeau.

<sup>8</sup>. Ce nom de baptême est dû à A. MANDOUZE, *Saint Augustin, L'aventure de la raison et de la grâce*, Paris, 1968, p. 591-663.

par exemple, récusant les réclamations de son public, qui se plaint de ne pas bien l'entendre, en raison de sa propre indiscipline. Il refuse un beau jour de se déplacer pour simplifier sa tâche d'orateur, malgré les protestations des fidèles mal placés<sup>9</sup>. Une autre fois, il lance un appel à la discrétion avant de s'interrompre et d'observer un temps de silence pour imposer le calme qui lui permettra d'être entendu, même dans une église vaste<sup>10</sup>. Enfin, il lui arrive de déplorer que la maladie l'ait affaibli provisoirement au point de le contraindre à priver ses fidèles de sa voix<sup>11</sup>. Inversement, il

---

<sup>9</sup>. *Sermo Dolbeau 2*, par. 1-4, *Vingt-six sermons*, p. 328-330. Analyse des circonstances et de l'événement lui-même, p. 315 sqq.

<sup>10</sup>. *S. D. 27*, par. 1, *Vingt-six sermons*, p. 311. Augustin vient de jouer sur les mots en rapprochant *caro* et *caritas* dans leur proximité articulatoire (*sono quidem linguae oris nostri*), pour les opposer aussitôt. Cette ouverture subtile a échappé à une partie des auditeurs et provoqué leurs protestations. L'orateur infléchit alors son exorde pour constater d'abord qu'il prêche dans un édifice vaste : *cogitate quam ampla spatia facta sint aedificiorum istorum !* C'est là qu'il prend franchement à parti ses auditeurs, sans doute éloignés de lui, pour reprendre leurs récriminations : "ils sont trop loin et de ce fait entendent mal". Là, il les admoneste : *iter uocis nostrae quies uestra est !* En d'autres termes "Si vous vous taisiez, ma voix parviendrait jusqu'au fond de l'édifice". A ce moment, à mon avis, c'est Augustin qui se tait. Décontenancés, les assistants se taisent eux aussi. Après quelques instants de mutisme, l'évêque reprend la parole : *Ecce quieti quam cito audiunt, etiam quod non tam magna uoce dicitur*. De cet épisode médiatique, il appert que c'est bien la voix même d'Augustin qui est écoutée par la collectivité des locuteurs d'Afrique. D'autre part, il ne faut pas déduire d'un tel document que sa voix était faible : il affirme seulement qu'il suffit de hausser un peu le ton pour être entendu aisément.

<sup>11</sup>. F. DOLBEAU : *Un sermon inédit de saint Augustin sur la santé corporelle partiellement cité chez Barthélémy d'Urbino*, in *REAug*, t. 40, 1994, p. 279-303, par. 11, l. 165-169 (*Nolumus enim negare qualemcumque uocem nostram...*).

constate avec joie que les voix de ses auditeurs ont anticipé la bonne réponse à une énigme biblique avant que lui-même n'ait eu le temps de donner la solution de sa propre voix<sup>12</sup>. C'est donc dans sa carnalité même, si j'ose dire, qu'Augustin prédicateur nous est révélé dans les sermons, et ceci non pas d'une manière latérale qui contraindrait le chercheur à débusquer les indices, mais au contraire d'une manière centrale : les faits sont patents.

Etant donné que c'est la voix vive d'Augustin lui-même qui s'inscrit dans le témoignage de ses propres sermons, et que c'est elle qui est désirée, écoutée, mémorisée, il importe de savoir ce qui nous en est parvenu. Trois questions doivent être posées : 1) Remonte-t-on au texte écrit du temps même d'Augustin ? L'éditeur a établi sans que le doute soit possible qu'en dépit de leur date tardive, les manuscrits ouvrent en général l'accès à la tradition initiale. 2) Ce texte écrit transmet-il les mots même du prédicateur ? La réponse est positive avec des correctifs. L'idéal est d'avoir affaire à une prise directe à la volée d'un sermon par un ou des tachygraphes, surtout s'il a été improvisé. Le cas semble avoir été fréquent, même si l'on ne peut exclure que la mise au net lors des copies, faites à titre privé, n'ait apporté de très légères retouches. Toutefois quelques sermons ont été relus par

---

<sup>12</sup>. S. D. 22, p. 526 sqq., par. 25, l. 611-612. Le mot *vox* est effectivement répété.



l'évêque - et sans doute amendés. Certains enfin avaient dû faire l'objet d'une *ruminatio* préalable. Mais globalement, nous avons affaire à un énoncé augustinien authentique saisi dans son oralité au moment exact de son jaillissement<sup>13</sup>. 3) Ce texte écrit rend-il assez compte de la parole augustinienne ? C'est ici que nous sommes conduits aux réserves les plus significatives : au sens strict, nous avons perdu l'accent, les intonations, le souffle, les pauses, le rythme de l'énoncé augustinien<sup>14</sup>. C'est cela que regrettait Possidius peu après la mort d'Augustin<sup>15</sup>. On atteint là les limites de l'adéquation graphie/ phonie. Il n'empêche que le dit augustinien nous est accessible dans son déroulement : morphologie, syntaxe, distribution des phrases, vocabulaire, etc... C'est largement suffisant pour accéder à sa latinité vivante.

---

<sup>13</sup>. La réponse positive à ces questions dépend entièrement des travaux de F. DOLBEAU : *Vingt-six sermons ; Les sermons de saint Augustin découverts à Mayence. Un premier bilan*, in CRAI, 1993, p. 153-171 ; *Le sermonnaire augustinien de Mayence (Mainz, Stadtbibliothek I 9) : analyse et histoire*, in RB, t. 106, 1996, p. 5-52.

<sup>14</sup>. La bibliographie sur cette question est diluviale. Elle est riche notamment des travaux sur les langues modernes, desquels j'extrairai seulement : A. SAUVAGEOT, *Français écrit, français parlé*, Paris, 1962 ; A. MARTINET, *Le français sans fard*, Paris, 1969 ; F. GADET, *Le français ordinaire*, Paris, 1989. Pour les langues anciennes, et notamment pour le latin, le livre pionnier de JB Hofmann a été renouvelé par les nouvelles voies d'approche ouvertes, entre autres, par P. KOCH, *Une langue comme toutes les autres : latin vulgaire et traits universels de l'oral*, in L. CALLEBAT (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Hildesheim, 1995, p. 125-144 (guide derrière lequel je ne m'engagerais toutefois que prudemment).

<sup>15</sup>. Sur cette anecdote et son sens, cf. *Viva voce*, p. 94.

Ces précautions préliminaires prises, il reste encore à préciser les critères qui permettent de traduire en termes philologiques les impressions que donne la lecture de ces sermons. La difficulté est immédiate, car il s'avère difficile et dommageable de faire des découpages dans le tissu augustinien. C'est, d'une certaine façon, tout son énoncé qui est porteur d'information langagière et je ne voudrais pas tomber dans l'atomisation si fréquente dans les études du type *La langue de X ou Y*. Même le travail pionnier sur *La langue latine ordinaire* ne donne pas des outils adaptés, tant les genres littéraires en cause sont différents. Les tentatives les plus récentes pour définir l'oralité dans les textes écrits latins (classiques) me paraissent peu convaincantes, à force d'être raidement et arbitrairement systématisées. Il y a plus à espérer du côté des travaux modernes sur l'oralité des langues parlées aujourd'hui<sup>16</sup>. A y regarder de près, la difficulté vient de l'ambiguïté de la notion d'oralité quand il s'agit d'un prédicateur comme Augustin. Son niveau de culture et de latinité est tel qu'il est tout à fait capable de parler comme il aurait écrit, fût-ce dans une improvisation des plus impromptue. Cette littéralité intériorisée ne doit pas être perdue de vue en analysant son langage.

Cette réserve n'est pas trop gênante, dans la mesure où on

---

<sup>16</sup>. Cf. *supra*, note 10. Eclairants également sont les travaux de C. KERBRAT-ORECCHIONI, *Les interactions verbales*, 3 vol., Paris, 1994 et *La conversation*, Paris, 1996.

pose comme centre d'intérêt principal le rapport entre le mode énonciatif adopté et les objectifs communicationnels recherchés. Je ne m'occuperai donc pas de la manière dont Augustin s'exprime du point de vue du sujet qu'il aborde, mais du point de vue de la réception de son message par ses auditeurs. L'idéal aurait été de procéder selon les méthodes de l'analyse syntaxique dite "en constituants immédiats", voire "transformationnelle"<sup>17</sup>. Mais un tel système d'analyse me paraît devoir être réservé à un congrès de...linguistes ! Compte tenu de tous ces facteurs, il m'a paru possible de me concentrer sur les critères suivants :

a) *Longueur des phrases*. Sauf cas particulier, une phrase courte est plus aisément intelligible qu'une phrase longue (outre le fait que la longueur des phrases ressortit aux catégories du style). On peut tracer une géographie de ces phrases (concaténées, isolées, alternantes ...).

b) *L'usage de l'hypotaxe et de la parataxe*,

---

<sup>17</sup>. Ces méthodes modernes, en pleine effervescence, ont ouvert, en effet, la voie à l'analyse intégrale de la fabrication d'un énoncé : c'est précisément pour cela que l'on a parlé de "grammaire générative" en ce sens que les linguistes cherchent à assurer la saisie d'un énoncé depuis son noyau initial jusqu'à son extension complexe. Je cite quelques travaux, un peu anciens, mais qui ont fait date : N. RUWET, *Introduction à la grammaire générative*, Paris, 1967 ; M. GROSS, *Méthodes en syntaxe*, Paris, 1975. Des méthodes plus classiques sont également utilisables : L. TESNIÈRE, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, 1957 ; B. POTTIER, *Systématique des éléments de relation*, Paris, 1962. Le latin a fait l'objet d'au moins une recherche menée selon ces méthodes : F. CHARPIN, *L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin*, Paris, 1977.

corrélativement à a). On admet que la première relève d'énoncés plus complexes que la seconde. Là aussi, il est possible de tracer leur géographie.

c) *Les enchaînements syntagmatiques* : étude de la manière dont Augustin conjoint ses phrases (conjonctions, adverbes, blocs circonstanciels, silences, répétitions)...

d) *Les choix paradigmatiques* : morphologie du verbe et du nom du point de vue du rapport entre formes anciennes et formes tardives et, corrélativement, du rapport entre complexité et simplicité. Ce dernier point vaut particulièrement pour le rapport entre tournures purement flexionnelles et tournures renforcées par des prépositions.

d) *Le déroulement syntaxique* : comment Augustin dispose-t-il ses blocs morphologiques (cas en particulier de la position du génitif adnominal) ?

e) *Le choix des mots (mots pleins)*. J'ai laissé cet aspect de côté, dans la mesure où, sauf exception, la question du vocabulaire chrétien a été largement défrichée.

f) En revanche, il convient d'étudier de près ce que j'appellerai *le champ de dispersion des mots* : autrement dit, quel rapport existe-t-il entre telle isotopie abordée par l'orateur et le nombre de mots différents dont il fait usage ? On connaît le goût d'Augustin pour la répétition différentielle à but pédagogique.

g) Précisément, à la lisière de la langue et du style, on considèrera *les redondances* : morphèmes, lexique, mais aussi

thématiques. Ici, on rejoint en partie l'étude de la composition.

h) *Les idiomatismes* : quelles particularités dans la manière de dire, inclassables sous d'autres rubriques, montrent l'oralité vivante dans sa créativité de la latinophonie ?

Dans une telle étude, il conviendra de prendre sans cesse position d'un triple point de vue : la latinité passée, la latinité contemporaine, la romanité à venir, sans faire arbitrairement se mélanger ces couches chronologiquement différenciées. Cette méthode ressemble à un programme, certes trop vaste. Appuyé sur ce faisceau de critères, je vais présenter seulement quelques observations limitées, mais, je l'espère, significatives.

## 3 - VARIATIONS

Je verrai deux points : en premier lieu, la variation d'un point de vue global ; en second lieu, la mise en oeuvre de techniques spécifiques d'énonciation discontinue à but performatif.

Sous la rubrique "variation globale" au titre un peu restrictif, je traiterai surtout des choix d'Augustin entre les différents niveaux langagiers. Nous savons désormais que la latinophonie ne doit pas être décrite en termes binaires opposant une langue savante à une langue vulgaire, mais d'après le modèle d'un *continuum* allant de l'oralité la plus contenue à l'oralité la plus relâchée<sup>18</sup>. Dans le cas de la communication verticale augustiniennne, je me bornerai pour gagner en clarté aux trois niveaux depuis longtemps définis par la stylistique classique, revue par la parole chrétienne : *sermo altus*, *sermo medius*, *sermo humilis*, ces trois degrés pouvant être convertis en termes langagiers modernes par *langue complexe*, *langue simple*, *langue élémentaire* (ces distinctions ne préjugent en aucun cas naturellement de la richesse du message qui est transmis). C'est avec les critères que j'ai délimités précédemment que je procède à cette ébauche de classement, sans me cacher ce qu'il peut avoir d'arbitraire et de réducteur. Je

---

<sup>18</sup>. Sur ces recentrages épistémologiques, cf. *Viva voce*, p. 40 sqq.

vais proposer quelques exemples en suivant le découpage du texte établi par l'éditeur : 1) A l'intérieur d'un passage précis d'une homélie ; 2) D'un passage à l'autre dans une même homélie ; 3) D'une homélie à l'autre.

1) L'homélie que l'évêque d'Hippone a consacrée à l'exégèse du *Psaume XXI* sur la nature du Christ et à l'interprétation des trois verges de Jacob traite de sujets difficiles développés dans une langue qui tend elle-même à une certaine complexité<sup>19</sup>. Tiré vers le haut par ce sujet, peut-être par les circonstances et certainement par sa méditation, même s'il la vit dans le cadre ouvert de la liturgie, Augustin veille cependant à infléchir régulièrement son langage de manière à prévenir l'inattention ou l'incompréhension de ses auditeurs. Venant ainsi à expliquer la raison pour laquelle c'est un humble pécheur qui a reçu la grâce de comprendre le mystère du Verbe, Augustin s'exprime d'abord en un langage complexe. Le paragraphe 5 s'ouvre sur une phrase de neuf lignes bâtie en forte hypotaxe et incluant une citation biblique<sup>20</sup>. La phrase suivante est presque aussi longue, et plutôt difficile : c'est quasiment une période oratoire<sup>21</sup>. Nous sommes donc dans le *sermo altus*, le langage complexe. Conscient de la difficulté, l'évêque compte sur l'inspiration divine pour que son auditoire

---

<sup>19</sup>. S. D. 22, *Vingt-six sermons*, p. 525 sqq.

<sup>20</sup>. *Quia commemorauimus...piscator praedicaret.*

<sup>21</sup>. *Non enim ea...ascendit.*

comprenne<sup>22</sup>. Mais ne se fiant pas à la seule grâce divine, Augustin introduit une *variatio* langagière. La suite du paragraphe change de registre et passe au langage moyen, sinon élémentaire (d'après les critères énoncés *supra*) de manière à s'ouvrir à un énoncé où se manifeste la parole (ce que j'appellerais le LPT<sup>23</sup>) : *Hoc piscator unde uidit, nisi quia se ipse ostendere uoluit ? Hoc piscator inde uidit, unde bibit ; bibit autem hoc unde ? ... Faciat te bibere, qui saturauit piscatorem*. Ces oscillations langagières s'observent à diverses autres reprises dans ce difficile sermon.

Le sermon où Augustin traite des reproches adressés par Paul à Pierre et poursuit sa controverse avec Jérôme<sup>24</sup> s'adresse peut-être à un public assez instruit, car Augustin enjoint à plusieurs reprises à ses auditeurs de lire eux-mêmes le texte commenté et d'en tirer l'évidence<sup>25</sup>. Plusieurs des paragraphes de ce sermon me paraissent relever au moins du niveau moyen<sup>26</sup>,

---

<sup>22</sup>. ... *quorum uerborum intelligentiam ne superfluo quaereretis a nobis, hoc diximus eius inspiratione uos posse ista intellegere.*

<sup>23</sup>. Le Latin Parlé Tardif de Phase 1, III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle ou LPT impérial. Sur ce concept, M. BANNIARD, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, in *BSL*, t. 88, 1993, p. 139-162.

<sup>24</sup>. *S. D. 10, Vingt-six sermons*, p. 37 sqq.

<sup>25</sup>. Par. 8, l. 183-184 : *Hoc in actibus Apostolorum scriptum esse multi recolunt ; legant qui non recolunt ; 15, l. 364-365 : Si quis ergo legit librum meum, iudicet me.*

<sup>26</sup>. Cas des paragraphes 3, 5, 6 (jusqu'à *sacra damnanda*, p. 49, l. 121-122).



voire élevé<sup>27</sup>. Lors qu'il prend à parti un auditoire qui peut-être renâclait<sup>28</sup>, il le fait en un langage complexe où se déploie un raisonnement articulé sur des hypotaxes nombreuses<sup>29</sup>. Mais il n'omet pas de glisser dans sa tirade des énoncés plus directs et plus simples : *Multa quidem audistis, sed tanquam noui audite quod plus uultis audire, et ego stans uobis et infirmor...Non hoc Paulus reprehendebat in Petro, quia iudaica sacramenta obseruabat, sed quia ea gentibus imponebat...Ergo quid erat cogere, quid putamus, nisi dicere illis : "Salui esse*

---

<sup>27</sup>. Par. 6, fin, depuis *Non sic dicendum erat*, l. 124 ; par 10.

<sup>28</sup>. Par. 7 : *ego stans uobis et infirmor* (l. 149-150) ; par. 10 : *hac indifferentia quam saepe commendauit et quam puto iam apte a uobis intellegi* (l. 221-222). Augustin a fini par réussir à tenir son public - non sans peine - comme l'indique la phrase de conclusion : *quamuis intentos uos uideam et paene recentissimos, uelut modo audire coeperitis* (par. 15, l. 370-371).

<sup>29</sup>. Par. 7. Il m'est impossible de déployer une analyse détaillée. Regardons la phrase 1 (p. 49-50) : *Quod ergo tunc in illis sacramentis peccatum fuit, unde Petrus reprehenderetur, intendite et adiuuate uires nostras tantae moli questionis, quae tunc ipsos exagitauit apostolos, rumpendae atque soluendae fortasse minus idoneas, sed adiuuate nos*. C'est le type même d'une oralité complexe. La subordonnée relative initiale (*quod...fuit*) est projetée en tête d'énoncé et est prolongée par une relative consécutive (*unde...rephenderetur*) qui augmente l'attente du verbe principal (*intendite*) (antéposition + disjonction syntaxique). Ensuite Augustin emploie la vieille construction du datif de but qu'il lance en anticipation de l'adjectif dont il dépend (*idoneas*), ce datif de but étant exprimé par l'ancien morphème du participe passif futur (*rumpendae*). Une subordonnée relative retarde (*quae exagitauit*), là aussi, la clôture de l'énoncé. On remarquera également le morphème de subjonctif imparfait passif et le lexème *moli* (Virgile n'est pas loin). C'est là que pour se faire une idée juste de l'effet communicationnel de cet énoncé, il faudrait se représenter les interactions entre Augustin et son auditoire, en particulier tenir compte de la manière dont il guidait ses fidèles par le débit de sa voix.

*non poteritis, nisi illa legitima praecepta, sicut iudaei, obseruaueritis*" ? . Ces phrases sont coulées dans le paragraphe d'une manière naturelle : elles tendent aux auditeurs des pauses énonciatives auxquelles ils peuvent s'accrocher. De plus, elles contribuent à créer cette connivence langagière qui permet à l'évêque de rappeler sans cesse qu'il a besoin de la coopération de ses fidèles, même lorsque le *tempo* de sa latinité s'élève.

A l'échelle des homélies entières, le phénomène est identique. Le caractère le plus frappant me paraît concerner les péroraisons (du moins quand l'orateur les construit en tant que telles) : quelle que soit la complexité du sujet traité et du niveau de langue employé, fût-ce dans le paragraphe immédiatement précédent, Augustin, tout en faisant la reprise, la synthèse et la parénèse requises, termine en langage simple, voire élémentaire. Je prendrai en exemple le sermon *Sur l'obéissance*<sup>30</sup>. L'embarras d'Augustin sur l'incident de la veille<sup>31</sup> l'a conduit à s'exprimer par moments d'une manière que, pour une fois, je qualifierai de tourmentée<sup>32</sup>. Faute de temps, je soulignerai seulement qu'au fur et à mesure que progresse la leçon, l'orateur trouve ses aises, et que son langage atteint à

---

<sup>30</sup>. S. D. 2, *Vint-six sermons*, p. 315 sqq.

<sup>31</sup>. Pour le détail de cet incident, je renvoie à l'exposé de l'éditeur.

<sup>32</sup>. Cf. en particulier au par. 3 les lignes 40-46.

la simplicité indispensable jusqu'à des niveaux proprement oraux du type LPT1, avant de formuler une belle conclusion. L'appel à l'humilité dans la conduite y est soutenu par un déroulement énonciatif en langage élémentaire, qui décalque par moment la propre langue des fidèles : *Ne putetis uel hesterno die uel omnino aliquando episcopum uestrum succensere de odio sed de dilectione*<sup>33</sup> ; *"Nos uenenum petiuimus, quia pulpitem de loco ad locum transferre uoluimus"*<sup>34</sup> ; *In iram tamen, in conuicium, in lacementum eorum qui uobis a Christo cum tanta sollicitudine seruiunt, si erumpere uolueritis, iam hoc uenenum est*<sup>35</sup>.

Le sermon *Sur la femme qui avait vécu 80 ans handicapée*<sup>36</sup> forme, comme l'a dit son inventeur "une véritable explication littéraire"<sup>37</sup>. Tout y est difficile ; la langue en est en général complexe, sans pauses énonciatives de niveau élémentaire. Mais la conclusion, en forme de parénèse

---

<sup>33</sup>. Par. 23, l. 499-500.

<sup>34</sup>. Par. 23, l. 509-510.

<sup>35</sup>. Par. 23, l. 516-518. La syntaxe est transparente. L'ordre des mots est attaqué sur des accusatifs de but mis en position emphatique, mais cet ordre ne rend pas la langue complexe : Augustin répète la préposition introductive *in*. Il soutient l'ablatif de manière par la préposition *cum*. La chute *iam hoc uenenum est* est un modèle de simplicité (et d'énergie) : adverbe affirmatif emphatique + démonstratif neutre sujet qui reprend la subordonnée + substantif attribut + verbe copule.

<sup>36</sup>. S. D. 18, *Vingt-six sermons*, p. 133 sqq.

<sup>37</sup>. *Vingt-six sermons*, p. 136.

énergique, s'ouvre à une langue élémentaire : *Ex fide dic, ex corde dic, ex bona uoluntate dic*<sup>38</sup> ; *Non est sic. Lex, quid tibi debeatur, ostendit*<sup>39</sup>. Dans cette série, le sermon sur l'Évangile *Je suis le pain*<sup>40</sup> présente ce même caractère : il est suffisamment complexe dans son fond et d'un niveau de langue suffisamment élevé pour qu'Augustin redoute un éventuel échec de la communication : *Molesta quaestio, sed iam fatigati sumus. Proinde, si aliquid minus dixero, compleat cuius sumus*<sup>41</sup>. Certes l'énoncé se détend de temps en temps jusqu'à ce qu'on y retrouve le LPT1 et sa parole immédiate. Mais les deux derniers paragraphes sont difficiles, rappelant plus une *collatio* monacale qu'une leçon collective<sup>42</sup>. L'avant dernier paragraphe déploie une pensée et une langue complexes (*sermo altus*)<sup>43</sup>. Augustin clôt son exposé en passant prudemment au *sermo humilis*<sup>44</sup>.

Je n'insiste pas sur ces variations dont l'analyse

---

<sup>38</sup>. L. 178. Il faudrait recopier et analyser toute cette conclusion (15 lignes) : elle entre entièrement dans la catégorie de la simplicité langagière d'après les critères énoncés plus haut.

<sup>39</sup>. L. 188.

<sup>40</sup>. S. D. 19, *Vingt-six sermons*, p. 147 sqq.

<sup>41</sup>. Par. 10, l. 228-230.

<sup>42</sup>. Par. 10.

<sup>43</sup>. Par. 11.

<sup>44</sup>. Par. 12.

exhaustive dépasserait les moyens de mon enquête. Mais je ne veux pas quitter ce sujet sans tenter de comparer les homélies les unes aux autres. Elles s'inscrivent en effet dans une échelle de complexité et *ipso facto* d'oralité. L'inventeur des sermons a souligné que l'un d'entre eux est dans son ensemble plus éloigné de la parole vive parce qu'il a probablement été révisé sous sa forme écrite par Augustin<sup>45</sup>. De fait, la moitié au moins du texte relève d'un langage complexe, se hissant assez longuement jusqu'à un enchaînement de vastes périodes oratoires<sup>46</sup>. Par ailleurs, le "joyau du recueil de Mayence"<sup>47</sup> compte plus de 1500 lignes, représentant plus de deux heures de prédication. Malgré quelques pauses de ci de là dans le niveau intellectuel et dans la tension langagière<sup>48</sup>, il a tous les aspects d'un discours d'apparat (même s'il est engagé) : sa complexité suggère que l'évêque a pris plutôt en considération l'élite urbaine<sup>49</sup> qui, pour la circonstance, se serait déplacée.

Un petit sermon de 397 se déploie, au contraire, en

---

<sup>45</sup>. F. DOLBEAU, *Sermon inédit de saint Augustin sur la providence divine*, in *REAug*, 41, 1995, p. 267-289, p. 267-268.

<sup>46</sup>. Peut-être surtout à partir du par. 7.

<sup>47</sup>. Le mot est de l'éditeur, p. 345 de son édition. Il s'agit du sermon D. 26 prononcé contre les païens à l'occasion des calendes de de Janvier devant une assistance nombreuse et familière à Augustin.

<sup>48</sup>. Le par. 5 en est un bon exemple.

<sup>49</sup>. Peut-être de Carthage (*Vingt-six sermons*, p. 352).

langue élémentaire pétrie d'oralité "parlée"<sup>50</sup>. Prononcé pour la Pentecôte, il ne compte que 7 paragraphes et 137 lignes qui sont un modèle de langage simplifié. Parfois, en dépit du génie de l'orateur - ou grâce à lui -, je serais tenté de parler d'un *sermo humillimus*. Tous les critères linguistiques et stylistiques font de ce sermon un modèle de latin destiné à la communication verticale à l'intention d'un public au niveau culturel et langagier des plus modestes : *Non vis ut ille puniat te : puni tu*<sup>51</sup> ; *Aut tu punis et liberat ille, aut tu dissimulas et punit ille*<sup>52</sup> ; *Oculos in terram deiciebat <publicanus> et conscientiam curabat*<sup>53</sup> ; *Antequam ille puniat, tu puni*<sup>54</sup> ; *Tetigit illos qui peccata aliena ponunt ante se, sua post se, aliena ante se quae mordendo reprehendant, sua post se quae portando defendant*<sup>55</sup>. Je souligne juste au passage le très intéressant usage du démonstratif *ille* (appelé par l'effort énonciatif).

On peut détailler ligne à ligne tous ces nouveaux sermons : la variation langagière est présente partout. Toutefois, je ne voudrais pas donner l'impression (fausse) qu'Augustin

---

<sup>50</sup>. S. D. 8, *Vingt-six sermons*, p. 21 sqq.

<sup>51</sup>. Par. 3, l. 50.

<sup>52</sup>. Par. 3, l. 51-52.

<sup>53</sup>. L. 54-55.

<sup>54</sup>. Par. 4, l. 59-60.

<sup>55</sup>. L. 70-72.

procède d'une manière arbitraire à une répartition équilibrée entre les différents niveaux langagiers de façon à ménager une sorte d'*elegantia* littéraire qui serait dans le droit fil de son éducation et de sa réputation. Tout au contraire, l'ensemble de la prédication fait la part belle à une oralité latine correspondant à un niveau de langue soit simple, soit élémentaire. On peut se laisser surprendre parce que la pensée demeure élevée, même sous un vêtement apparemment dépouillé. Le sermon *Sur la nativité de Jean-Baptiste*<sup>56</sup> offre ainsi un passage<sup>57</sup> où Augustin réussit le tour de force d'expliquer la question difficile de la distinction entre la voix (*uox*) et le verbe (*uerbum*) en langage simple, totalement didactique. Je ne peux analyser ces lignes ; j'y renvoie simplement en soulignant que le paragraphe 8 répète avec des phrases plus courtes et plus simples ce que le paragraphe 7 avait établi de manière peut-être plus difficile. La syntaxe en est linéaire<sup>58</sup>, même si la pensée demeure compliquée : le lecteur moderne peut ainsi être conduit à oublier qu'il lit du *sermo humilis*.

Divers procédés sont mis en oeuvre par l'évêque pour communiquer le plus directement possible avec ses auditeurs ; réciproquement, ces techniques sont souvent l'indice de

---

<sup>56</sup>. S. D. 3, *Vingt-six sermons*, p. 472.

<sup>57</sup>. Par. 7, 8, 9.

<sup>58</sup>. Elle est émaillée de phrases "noyau" ; elle privilégie les parallélismes et les répétitions.

l'oralité immédiate du texte qui nous est parvenu. J'en énumère quelques-uns, assortis d'un minimum d'exemples (mais ils sont surabondants) :

1) Le prédicateur lance ou relance son exposé en posant des interrogations en style direct à son public, cette technique culminant parfois en des enchaînements de questions-réponses rapides. Ce dernier procédé, langagièrement associé à la *breuitas*, confère fréquemment à la leçon augustinienne une allure de corps à corps entre le pasteur et ses auditeurs. Par moments la langue se concentre en une rafale de questions. C'est le cas dans le *Sermon sur l'Évangile* où est traité de l'avènement du Seigneur au jour ultime<sup>59</sup>. Et également du *Sur le psaume LXXXI : Dieu s'est tenu dans la synagogue des dieux*<sup>60</sup>. Les enchaînements syntagmatiques s'y cantonnent en général à un niveau élémentaire : *Simulacra quomodo ? ... Quid ibi fecit homo ? ... Numquid ut aurum esset ? ... Quid ergo homo ? ... Quid ergo ? ...*<sup>61</sup>.

Lié étroitement à ce procédé, ainsi qu'à la variation dans la complexité langagière, concourt au travail de communication l'usage d'un mode de composition familier à Augustin : la répétition en décalage progressif des idées. Là nous sommes à

---

<sup>59</sup>. S. D. 5, *Nouveaux sermons*, p. 60 sqq, par. 9.

<sup>60</sup>. S. D. 6, *Vingt-six sermons*, p. 88.

<sup>61</sup>. Par. 8, l. 135-146.



la frontière qui sépare (ou relie ?) les ressources langagières et les ressources rhétoriques. Il n'y a pratiquement jamais de redite à l'identique ; mais du point de vue strictement langagier, cette méthode ressortit au renforcement de la redondance, dont on sait quel rôle important elle joue dans la structuration des messages et des langues<sup>62</sup>.

Le sermon où Augustin se livre à une délicate leçon sur la différence entre la voix et le verbe me paraît un très bon exemple de cet art de la répétition en boucle (ou glissée). Tout est construit autour de l'idée fondamentale *Christus uerbum est, uerbum quod non sonat et transit ; nam quod sonat et transit uox est, non uerbum*<sup>63</sup>. Cela posé, Augustin explique que le verbe n'est pas une réalité acoustique<sup>64</sup>. Puis il établit la distinction entre l'expression orale et le concept abstrait qui est indépendant de sa réalisation concrète dans un langage<sup>65</sup>. Cela lui permet de donner en exemple le fait que sous la diversité langagière des noms de Dieu, existe une réalité unique<sup>66</sup>. Ces descriptions en décalage sont émaillées de précisions qui reprennent le thème. Il revient ensuite à ce

---

<sup>62</sup>. Les exemples surabondent. Ce procédé pourrait aussi être caractérisé comme un déroulement en boucle des idées (qui correspond exactement à l'exercice spirituel de la *ruminatio*).

<sup>63</sup>. S. D. 3, par. 5, l. 72-73.

<sup>64</sup>. Par. 6.

<sup>65</sup>. Par. 7.

<sup>66</sup>. Par. 8.

dernier directement, mais sous une autre formulation : *Verbum ante omnes linguas, uox in aliqua lingua... Apud te autem, ut discas, uox praecedat et uerbum sequitur*<sup>67</sup>. Il verrouille sa leçon par une nouvelle répétition : *Vox sonat et transit, uerbum manet*<sup>68</sup>. Par ce procédé l'orateur lisse un raisonnement plutôt délicat exprimé en langage lui-même quelque peu complexe : les redites laissent le temps aux auditeurs de suivre la pensée du locuteur, qui lui-même la construit ainsi progressivement<sup>69</sup>

Appartenant à la même fonction de redondance, existe le jeu sur les mots par le biais de la paronymie ou de l'antonymie, déjà largement étudiées autrefois<sup>70</sup>. La méditation augustinienne se nourrit beaucoup de ce travail qui relève de l'association d'idées : ces rapprochements de mots travaillent la langue, permettent aux auditeurs de s'accrocher à l'un ou l'autre moment de leur apparition, et les invitent à identifier par approximation des formes qui auraient pu leur avoir échappé. Cette organisation langagière favorise en outre la concentration du champ lexical : la pensée et les mots de l'orateur en se construisant ainsi lentement - phénomène

---

<sup>67</sup>. Par. 9, l. 132 et 140-141.

<sup>68</sup>. Par. 11, l. 155.

<sup>69</sup>. Cf. à titre d'exemple la première partie du par. 11 du sermon D. 12 (l. 158-167).

<sup>70</sup>. Je renvoie aux travaux de C. Mohrmann, parus dans ses *Etudes sur le latin des chrétiens*.

caractéristique d'une oralité réelle - ne laissent pas la place à un renouvellement trop rapide de l'énoncé.

Augustin condense périodiquement l'idée qu'il est en train de développer en des formules qui ont la double caractéristique d'être brèves et langagièrement simples. Ces *sententiae* appartiennent ainsi pleinement à l'oralité requise par la communication générale.

*Peccasti : te accusa. Bene fecisti : deum lauda*<sup>71</sup> ; *Necessarius erat aliquando cultellus petrinus, antequam ueniret ipsa petra*<sup>72</sup> ; *Cum times continentiam quasi poenam, non pulsas ad gratiam*<sup>73</sup> ; *Propter male desperantes dedit indulgentiae portus, propter male sperantes, fecit diem mortis incertum*<sup>74</sup> ; *Per immortalitatem similis eris illi, per oboedientiam ipse factus est similis tui*<sup>75</sup> ; *Christus uerbum est quod non sonat et transit ; nam quod sonat et transit, uox est, non uerbum*<sup>76</sup> ; *Utrumque ergo, fratres,*

---

<sup>71</sup>. S. D. 8, *Vingt-six sermons*, p. 242 sqq., par. 6, l. 118-119.

<sup>72</sup>. S. D.10, *Vingt-six sermons*, par. 11, l. 269-270.

<sup>73</sup>. S. D. 12, *Vingt-six sermons*, p. 69 sqq., par. 12, l. 200-201.

<sup>74</sup>. S. D. 14, *Vint-six sermons*, p. 102 sqq., par. 9, l. 193-194.

<sup>75</sup>. S. D. 2, *Vingt-six sermons*, p. 316 sqq., par. 9, l. 196.

<sup>76</sup>. S. D. 3, *Vingt-six sermons*, p. 472 sqq., par. 5, l. 72-73.

*retineamus in domino nostro : et secundum id quod deus est, aequalis est patri, et secundum id quod homo est, minor patre*<sup>77</sup>.

Quelle que soit la difficulté de la leçon religieuse, la langue demeure très proche de la parole.

Le dernier élément langagier que je désire mettre en valeur parmi les procédés augustinien appartient à la catégorie des outils dits "phatiques" dans la terminologie linguistique moderne. Parmi ceux-ci figurent les interpellations, fort nombreuses dans le tissu homélique : *attendite, audite, intellegite, voire lege, legite*<sup>78</sup> ainsi que des particules exclamatives dont la plus usuelle est *ecce !* Cette dernière, relevant de l'oralité immédiate<sup>79</sup>, est par moment si fréquente qu'on peut deviner le rythme énonciatif du prédicateur : *Ecce meliora tempora erunt, et ecce modo erunt*<sup>80</sup>. L'élan d'une parénèse finale peut être ainsi couronné par de

---

<sup>77</sup>. S. D. 22, *Vingt-six sermons*, p. 525 sqq., par. 18, l. 421-424.

<sup>78</sup>. L'étude de ces procédés et des réactions du public mériterait une autre étude.

<sup>79</sup>. Il est certain qu'elle appartient au LPT1 le plus quotidien, puisque c'est elle qui passera dans les langues romanes pour donner divers démonstratifs à partir de formes renforcées du type *Ecce + ille* ou *Ecce + iste*. La genèse de ces nouveaux morphèmes est probablement en cours au V<sup>e</sup> siècle.

<sup>80</sup>. S. D. 5, *Vingt-six sermons*, p. 60 sqq., par. 14, l. 332-333.

véritables cris : *Ecce si tanta pigritia adhuc inhaeretur... Ecce tot amaritudines miscentur... Eia, fratres mei, obsecro uos per dominum, per crucem eius, per sanguinem eius, per caritatem eius, per humilitatem, per celsitudinem eius, obsecro et adiuro, ne ista inaniter audiatis, nos in hoc loco quasi ad spectaculum stare*<sup>81</sup>.

Au moment de conclure cette partie de mon exposé, je profite de cet exemple pour rappeler combien il est difficile de découper sans l'appauvrir le tissu textuel augustinien. Cette dernière phrase mérite un commentaire linguistique global : elle est à la fois orale, claire et charpentée. Quoiqu'elle soit longue, sa syntaxe est simple : les subordonnées finales sont postposées à la principale ; elles sont brèves ; la seconde répète avec une variation l'idée de la première. Bien qu'elle soit chargée de substantifs, sa morphologie est également transparente : tout est aligné sur une série d'accusatifs régis par la seule préposition *per* ; le placement des blocs morphologiques est fait de manière linéaire, avec postposition au verbe principal d'appel. Ainsi, tant en syntaxe qu'en morphologie, l'ordre de l'énoncé est typique du LPT1 dans son oralité immédiate. Faut-il en outre insister sur le bel avenir de l'expression *ad spectaculum stare* ?

Toutes ces données - pourtant limitées par rapport à

---

<sup>81</sup>. *Ib.*, par. 16.

l'étendue du registre et des gammes augustiniens font de cette latinité écrite un témoin exceptionnel d'une latinité orale pleinement orientée vers l'accomplissement de la relation communicative (la performance, au sens des linguistes modernes).

## 4 - PAROLE AUGUSTINIENNE ET PAROLE AFRICAINE

L'énoncé augustinien paraît à la fois vivant et maîtrisé. Or, tout donne à penser qu'il est agissant : écouté, compris, accepté loué, critiqué, craint<sup>82</sup>... Quelles déductions pouvons-nous donc tirer sur l'état de l'oralité latine dans l'Afrique romaine du V<sup>e</sup> siècle ? Avant de passer à ces considérations, il convient de s'interroger sur un dernier aspect du langage des sermons.

En effet, si savant soit un locuteur, il ne crée pas (entendons-nous, dans le cadre d'une communication verticale) sa langue, il en use : la parole augustinienne fait-elle donc place (sans doute à l'insu du locuteur) à des traits particuliers par rapport à la tradition latine (la norme)<sup>83</sup> ? Peut-on, autrement dit, déceler des caractères qui appartiendraient à des stades évolutifs voire très évolutifs du latin tardif parlé dans l'Afrique romaine du V<sup>e</sup> siècle ? Il est d'autant plus difficile de répondre à la question qu'il faut faire d'un côté sa part à la latinité chrétienne, et de

---

<sup>82</sup>. Sur cet aspect, je renvoie simplement à *Viva voce*, à *Saint augustin, L'aventure de la raison et de la grâce*, et aux multiples remarques de F. Dolbeau dans *Vingt-six sermons*.

<sup>83</sup>. Je laisse de côté l'aspect mythique de ces problèmes, à savoir les caractères d'un éventuel particularisme africain. En fait, nous n'avons pas les moyens de le définir. Sur l'accent d'Augustin jugé par les Milanais, cf. *Viva voce*, p. 100. Pour une mise au point générale, S. LANCEL, *Fin et survie de la latinité en Afrique du Nord*, in *REL*, t. 59, 1981, p. 269-297.

l'autre, et surtout, à la latinité biblique. La philologie n'a pu guère déterminer dans quelle proportion le latin parlé et le latin biblique se sont réciproquement influencés<sup>84</sup>. Je considérerai donc provisoirement deux ensembles qui me semblent massifs, avant d'énumérer quelques points isolés.

Le premier trait massif concerne l'usage des prépositions et en particulier celui de la préposition *de*. Cette dernière mord assez largement sur le domaine d'usage des prépositions traditionnelles, tout en étant, me semble-t-il intrinsèquement plus fréquente<sup>85</sup>. Par moment, nous rencontrons ainsi de

---

<sup>84</sup>. La bibliographie de ces questions est importante. On en trouvera les éléments essentiels dans *Viva voce*, chap. 1 et chap. 9 et dans M. VAN UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français: état de la question*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, 1976, p. 5-89 ; *Histoire du latin, protohistoire des langues romanes et reconstruction*, in *Francia*, t. 11, p. 579-613 ; *L'empreinte biblique sur la plus ancienne hagiographie occidentale*, in J. FONTAINE, CH. PIÉTRI, *Le monde latin antique et la Bible*, Paris, 1985, p. 565-610.

<sup>85</sup>. Pour disposer d'une base générale sur laquelle s'appuyer au moment d'interpréter ces données, il est commode de se référer à JB. HOFFMANN & A. SZANTYR, *Lateinische Syntax und Stilistik*, Munich, 1965 et au si utile (bien que ne tenant pas assez compte de la fluidité de la parole), V. VÄÄNÄNEN, *Introduction à l'étude du latin vulgaire*, Paris, 1967. Mais pour la situation spécifique du latin tardif, il faut se reporter aux travaux de E. LÖFSTEDT, *Syntactica* t. 1 (2), Lund, 1942 ; t. 2, Lund, 1933 ; et surtout *Late Latin*, Oslo, 1959 ; DAG NORBERG, *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des frühen Mittelalters*, Uppsala, 1943 ; *Beiträge zur spätlateinischen Syntax*, Uppsala, 1944 ; au très éclairant, G. BECKMANN, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, in *ZRPh*, Beihefte 106, Tübingen, 1963 ; J. HERMAN, Joseph, *Le latin vulgaire* (3e éd.), Paris, 1975, *Du latin aux langues romanes. Etudes de linguistique historique réunies par S. Kiss*, Tübingen, 1990.



véritables buissons de *de*<sup>86</sup>. Une analyse fine de leurs occurrences serait instructive, mais trop longue. Elles apparaissent la plupart du temps motivées (même si l'orateur y recourt sans y réfléchir) : elles occupent donc le créneau qui dans l'histoire de la langue relève de la dénomination "formes marquées"<sup>87</sup>

D'autre part, un certain nombre de constructions bâties sur *de* aboutissent à des tournures particulières et doivent donc être soulignées.

- *Pereant isti de sub caelo*<sup>88</sup>

- *Suscepit carnem de massa mortalitatis nostrae*<sup>89</sup>

---

<sup>86</sup>. S. D. 21, *Vingt-six sermons*, p. 271 sqq., par. 12, dans un texte déployant un raisonnement difficile en une langue complexe ; S. D. 6, p. 450 sqq., par. 1, l. 18 sqq. ; S. D. 4, p. 496 sqq., par. 7 ; S. D. 9, p. 28 sqq., par. 2, l. 50 sqq. ; S. D. 17, p. 134, par. 3, l. 68 sqq, dans un texte par ailleurs plutôt délicat et comportant des moments de syntaxe complexe.

<sup>87</sup>. Sur ce vocabulaire et sur cette modélisation de l'évolution du LPT, M. BANNIARD, *Latin tardif et français pré littéraire ; Oralité et formes marquées*, in CL. MOUSSY, J. DANGEL, *Les structures de l'oralité en latin*. Paris (PUPS), sous presse ; *Latin tardif et latin mérovingien, Communication et modèles langagiers*, in REL, t. 73, 1996, p. 213-230.

<sup>88</sup>. S. D. 24, p. 229 sqq, par. 10, l. 226. C'est un bel exemple d'interférence entre le latin biblique et le latin parlé tardif : la préposition composée *de sub* apparaît deux fois auparavant dans des citations bibliques. Ainsi *de* introduit un ablatif d'éloignement, remplaçant en cela les prépositions classiques ; de plus, elle est renforcée par un morphème expressif (la motivation est sans doute à en chercher dans la valeur étymologique du verbe : "qu'ils disparaissent de sous le ciel"). *De sub* passera dans les langues romanes.

<sup>89</sup>. S. D. 21, p. 271 sqq., par. 9, l. 291. Le lexème *massa* a été étudié par l'éditeur, p. 502, n. 98.

- *De mendacio sanatus es*<sup>90</sup>
- *Episcopum esse de latere nostro*<sup>91</sup>
- *Nescitis quia de scintilla surgit incendium ?*<sup>92</sup>
  - *De illa captiuitate liberandus*<sup>93</sup>
- *De transuerso*<sup>94</sup>
- *Inflati de his rebus*<sup>95</sup>
- *De illa mensa implere uentrem et de suo pectore non implere mentem*<sup>96</sup>
- *Vestem de pilis cameli*<sup>97</sup>
- *Anima de uicino urgetur, de infirmitate carnis suae*<sup>98</sup>

---

<sup>90</sup>. *Ib.*, par. 12, l. 405. La valeur de la préposition ne fait pas de doute dans le contexte : *Mandacio laborabas et de mendacio sanatus es*. L'orateur renforce son expression au moment de répéter son idée, mais cette fois inversée : l'ablatif nu est ainsi redoublé par *de*.

<sup>91</sup>. *S. D. 2*, p. 316 sqq., par. 2, l. 26 : *In illa autem ciuitate Constantiniensi nouit, quantum arbitror, caritas uestra, episcopum esse de latere nostro*. L'expression est un véritable idiomatisme qui passera ensuite en roman : elle a toute chance d'émerger directement de la parole quotidienne.

<sup>92</sup>. *Ib.*, par. 6, l. 114.

<sup>93</sup>. *S. D. 5*, p. 422 sqq., par. 6, l. 98-99.

<sup>94</sup>. *Ib.*, par. 11, l. 229, autre idiomatisme qui passera en roman.

<sup>95</sup>. *S. D. 22*, p. 526 sqq., par. 4, l. 86-87. Non seulement le complément à l'ablatif du verbe au passif est renforcé par *de*, construction appelée à faire fortune en roman, mais le syntagme nominal suit le syntagme verbal, selon un ordre, lui aussi correspondant à l'évolution de l'énoncé vers le roman.

<sup>96</sup>. *Ib.*, par. 5, l. 133-134.

<sup>97</sup>. *S. D. 5*, p. 422 sqq., par. 10, l. 221.

<sup>98</sup>. *S. D. 12*, p. 69 sqq., par. 4, l. 83-84.

- *Paginam suspectam de mendacio*<sup>99</sup>
- *Faciendo de libertate necessitatem*<sup>100</sup>
- *Da frangendum quod portas inclusum, tam graue de tanta auctoritate*<sup>101</sup>

Le deuxième trait concerne la distribution des morphèmes dans l'énoncé : l'ordre des mots, on le sait, a joué un grand rôle dans l'évolution du LPC au LPT1, puis au LPT2 et aux LR<sup>102</sup>. Si l'on considère la relation déterminé-déterminant, telle qu'elle est exprimée par l'usage du génitif (ou de ses substituts prépositionnels), on constate qu'il arrive fréquemment que ce dernier suive le morphème qu'il détermine :

= COMPLEMENT DU NOM

- *Legant <imperiti> priorum seaculorum mala in suis litteris : legant bella maiora maiorum ; legant*

---

<sup>99</sup>. S. D. 10, p. 37 sqq., par. 13, p. 319. Là aussi la tournure appartient sûrement au LPT1, puisqu'elle va traverser les siècles.

<sup>100</sup>. *Ib.*, par. 11, l. 253. Faut-il, là aussi, souligner le caractère idiomatique de la tournure ? Elle me paraît presque aussi vive que le *de latere nostro* cité plus haut.

<sup>101</sup>. S. D. 22, p. 526 sqq., l. 542-543.

<sup>102</sup>. On se reportera aux stimulantes études de H. PINKSTER, *Evidence for SVO in Latin ?*, in R. WRIGHT (éd.) *Latin and the romance languages in the Early Middle Ages*, Londres-New-York, 1991, p. 69-82 ; *Word order in the late latin*, in L. CALLEBAT (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Hidesheim-Zurich-New-York, 1995, p. 549-560.

*uastationes regionum ; legant captiuitates gentium...* <sup>103</sup>

- *Et uiuimus mortui habentes salutem carnis, amittentes animam caritatis*<sup>104</sup>

- *Promisit Christum, passionem Christi, sanguinem Christi pro nobis... Promisit ecclesiae confractiones idolorum... In sancta scriptura, nondum in experimento redditionis*<sup>105</sup>

Ce positionnement n'est pas systématique, mais suffisamment fréquent pour être significatif.

Une telle distribution trouve son correspondant pour d'autres constructions.

= COMPLEMENT DE BUT :

- *Vos eos in unitate ad totum, non ipsi uos seducant ad partem*<sup>106</sup>

- *Currite ad gratiam, mutate mores : ualeat uobis hoc ad admonitionem*<sup>107</sup> ;

- *Quanta dicta...in luxuriosos, quanta dicta in prodigos, quanta dicta in eos qui res suas fundunt*<sup>108</sup>...

---

<sup>103</sup>. S. D. 6, p. 450 sqq., par. 13, l. 208-210.

<sup>104</sup>. S. D. 4, p. 496, par. 3, l. 79.

<sup>105</sup>. *Ib.*, par. 7, l. 163, l. 165-166, l. 181-182. En fait, c'est l'ordre des mots de tout le passage qui mériterait une étude. Mais l'analyse détaillée serait de nouveau trop longue ici.

<sup>106</sup>. S. D. 21, p. 271 sqq., par. 17, l. 516.

<sup>107</sup>. S. D. 7, p. 297 sqq., par. 1, l. 18

<sup>108</sup>. S. D. 6, p. 450 sqq., par. 14, l. 230-232.

- *Quid est uerbum ? Numquid putamus hoc esse uerbum quod sonat ad aures tuas ?... ut possim quod dignatus est ipse dare concipiendum cordi nostro edere ad aures uestras*<sup>109</sup>

= COMPLEMENT DE LIEU :

- *Cum uideri eum ante te stare, qui ipsam linguam quam non nosti, non deficis in uerbo, deficis in uoce*<sup>110</sup> - avec un fort renforcement énonciatif par la préposition *in*.

De quel phénomène relève cette distribution ? Elle se caractérise par la postposition du bloc morphologique et par sa non inclusion à l'intérieur du bloc verbal : ces caractères ont été attribués en linguistique diachronique à une évolution vers le type roman ; c'est-à-dire qu'ils correspondent à une nouvelle répartition des déterminations, internes pour fonctions internes, externes pour fonctions externes<sup>111</sup>. Le bloc

---

<sup>109</sup>. S. D. 3, p. 472 sqq., par. 6, l. 85-86 , 89-90.

<sup>110</sup>. *Ib.*, par. 389, l. 103-105.

<sup>111</sup>. Cet ordre des blocs de morphèmes répond souvent bien à la tendance qu'a dégagée dans ses ouvrages de théorie sur le changement langagier E. Coseriu. On en trouvera une synthèse récente dans E. COSERIU, *Le latin vulgaire et le type linguistique roman*, in J. HERMAN (éd.), *Latin vulgaire-latin tardif I*, Tubingen, 1987, p. 53-64, qui renvoie à son importante bibliographie. Celle-ci est résumée en une formule d'après laquelle le nouveau type langagier obéit à la nouvelle règle : "déterminations internes pour fonctions internes, déterminations externes pour fonctions externes ... Les langues romanes ne sont pas caractérisées par le prétendu "principe analytique", mais par le fait qu'elles font la distinction entre fonctions externes et fonctions internes, relationnelle et non relationnelles(p. 60-61)". La langue splendidement parlée par Augustin se construit ainsi dans la logique de la mutation langagière du LPT1, et est sans doute donc proche du rythme énonciatif inné de l'Afrique du V<sup>e</sup> siècle.

complément est ainsi peu à peu chassé hors du syntagme verbal (*homo bonus amico suo scribere debet* devient *homo bonus debet scribere amico suo*). Ces différents phénomènes contribuent à conférer à l'énoncé augustinien cette allure d'oralité naturelle imprégnée d'oralité collective.

Cette dernière remarque se trouve renforcée par une série de traits langagiers dispersés, que je renonce - provisoirement - à classer, mais sur lesquels je voudrais jeter un coup d'oeil.

- Renforcement de QUANTUM et de la corrélation associée : *In quantum diligis, in tantum facis ; in quantum minus feceris, minus diligis*<sup>112</sup>

- Vnde relatif : *Cum peccatores essemus, remittendo nobis unde displicebamus, donavit nobis unde placeamus*<sup>113</sup>

- Renforcement du gérondif instrumental par une préposition : *Videtur enim humana quadam infirmitate uelut defecisse apostolus in explicando quod laetatus est in intuendo*<sup>114</sup>

---

<sup>112</sup>. S. D. 19, p. 147 sqq., par. 5, l. 128-129. Ce renforcement correspond d'autant plus à la logique de l'évolution générale du LPT qu'il se retrouvera en phase initiale des LR.

<sup>113</sup>. S. D. 24, p. 227 sqq., par. 2, l. 34-35. Cette construction est très fréquente dans les sermons ; je me borne à ce bel exemple. Elle appartient à la parole latine tardive et reparaitra dans de nombreux usages syntaxiques romans.

<sup>114</sup>. S. D. 21, p. 271 sqq., par. 1, l. 28-29. C'est naturellement l'origine du tour roman "en expliquant", "en regardant".

- Futur marqué (emphase énonciative) : *Fratres, multi non credentes sic habent inueniri die nouissimo quomodo multitudo ista inuenta est in diebus Noe*<sup>115</sup>
- Habere possessif : *Vestem habebat de pilis cameli*<sup>116</sup> ; *Et nunc hoc habemus in fide*<sup>117</sup>
- Oboedientiam non habeo, sed habeo caritatem<sup>118</sup>
- Vt interrogatif/ comparatif remplacé par quomodo : *Quomodo peritissimus medicus*<sup>119</sup>
- Facere factitif : *Faciat te bibere, qui saturauit piscatorem*<sup>120</sup>
- Ille, ipse employés comme démonstratifs faibles<sup>121</sup> : *Sic enim et illi ieiuniant...faciunt enim et illi... eundem habent <baptismum> et illi... <symbolum> ipsum confitentur*

---

<sup>115</sup>. S. D. 5, p. 422 sqq., par. 7, 127-128.

<sup>116</sup>. S. D. 5, p. 422, par. 10, l. 221.

<sup>117</sup>. S. D. 6, p. 450 sqq., par. 1, l. 22.

<sup>118</sup>. S. D. 2, p. 316 sqq., par. 12, l. 291-292. Augustin reconstitue la parole possible d'un objecteur.

<sup>119</sup>. S. D. 5, p. 422 sqq., par. 15, l. 352. Cette substitution est, elle aussi, extrêmement fréquente. Elle représente sans aucun doute la forme parlée partout : c'est d'elle que sortiront les formes romanes (*como /comme*). Vt représente à ce stade la variante minoritaire (mais non disparue).

<sup>120</sup>. S. D. 22, p. 525 sqq., par. 5, l. 140-141. Autre tournure, sûrement fréquente dans la parole latine, qui passera dans les LR.

<sup>121</sup>. Sur ce concept, cf. M. BANNIARD, *Ille et son système : chronologie du développement (III<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s.)*, in L. CALLEBAT (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif IV*, p. 313-321.

*et illi..*<sup>122</sup> ; *In illo regno non erit ditior Zachaeus quam illa uidua, etsi amplius hic dedit (diues) quam illa... dedit illa dua minuta*<sup>123</sup> ; *Pauli epistula est, qui plus omnibus illis laborauit, non ipse autem, sed gratia Dei cum illo*<sup>124</sup>

Ces observations tissent une trame d'indices qui montrent avec certitude qu'entre l'oralité augustinienne et l'oralité africaine, il y a sinon osmose, du moins des échanges par réseaux capillaires.

Je n'ai pas entièrement rendu compte du caractère parlé de cette prédication ainsi récemment réapparue. J'ai abondamment annoté le texte édité d'observations classant les énoncés sous la rubrique "parole", ou "LPT1". Mes analyses n'en offrent un état que partiel, mais elles montrent clairement, je l'espère, comment Augustin a engagé son oralité latine au service de la communication verticale<sup>125</sup>. Son énoncé atteint, de ce fait, à

---

<sup>122</sup>. S. D. 2, p. 315 sqq., par.

<sup>123</sup>. S. D. 5, p. 422 sqq., par. 11, 252-255.

<sup>124</sup>. S. D. 10, p. 37, par. 5, l. 79-81. C'est l'occasion de relever que l'ancien anaphorique *is* a quasiment disparu de cette parole augustinienne et d'autre part que *ille* donnera naissance aux démonstratifs (*cil*), aux pronoms personnels de troisième personne (*il/ leur*) et aux articles définis (*li/ les*). Sa fréquence élevée indique à la fois l'évolution en cours et la proximité de la parole augustinienne et de la latinophonie tardive.

<sup>125</sup>. Sa fidélité aux préceptes qu'il énoncera en corps construit dans le *De doctrina christiana* est, de ce point de



une étonnante transparence langagière :

*Sentis, non sentit (lignum)<sup>126</sup>, audis et non audit, uides et non uidet, ambulas et non ambulat, uiuis et non possum dicere : mortuus est, quia nunquam uixit<sup>127</sup>.*

Ce *sermo humillimus* est aussi près qu'il est possible de l'être dans la bouche d'un évêque lettré du *sermo quotidianus* des Africains.

Près, mais non identique. Car ce latin tardif parlé par Augustin garde un caractère soigné, continue de charrier un certain nombre d'archaïsmes (voyez l'emploi de *immo*, cher aux rhéteurs), et surtout ne laisse pas vraiment passer d'innovations morphologiques criantes. Par exemple, le glissement des temps (du composé au surcomposé), dont nous avons tout lieu de penser qu'il est bien amorcé à cette époque n'est guère attesté, etc... Toutes les particularités que j'ai

---

vue, saisissante. Cf. *Viva voce*, chap. 2 et la communication de JP. BOUHOT, *Augustin prédicateur d'après le De doctrina christiana* à ce même colloque.

<sup>126</sup>. Le "bois" désigne une idole (métonymie).

<sup>127</sup>. S. D. 5, p. 450 sqq., par.4, l. 71-73. Succession de verbes antithétiques, paires binaires liées par une conjonction élémentaire, pas d'enchâssements ni morphologiques ni syntaxiques, une seule hypotaxe (*quia*), conjugaison simplifiée (expression de l'indétermination par la deuxième personne de l'indicatif présent), style direct (*mortuus est*) après l'énonciative (*dicere*), vocabulaire tout à fait courant (il est panroman, y compris *quia*). Peut-être qu'ici Augustin mettant en oeuvre les principes les plus forts de la diatribe antique s'exprime ainsi naturellement en LPT1.

rapidement abordées montrent que la langue parlée par Augustin s'intègre dans le système général du latin parlé d'Afrique, mais sans se superposer strictement à lui. Il en ressort que nous sommes en présence d'une latinité orale ouverte, certes, mais non relâchée<sup>128</sup>.

Or, tout ce que nous avons dit prouve que ce langage est efficace : il est entendu et compris. On peut certes admettre que tout le monde ne comprend pas tout au même moment ; mais, comme on dirait aujourd'hui, il s'agit d'énoncés performatifs par excellence. Cela oblige à poser une conclusion sur le niveau de la latinophonie africaine : il est élevé. L'Afrique n'est pas romaine seulement parce qu'elle est administrée par Rome, mais aussi parce que chacun y parle sa langue (fût-ce un peu à sa façon). Entre les intellectuels et les fidèles, l'interaction langagière est ainsi considérable, d'autant plus que la masse des fidèles est travaillée de toutes parts par des désirs, des espérances, mais aussi des conflits. La querelle entre donatistes et catholiques a un effet de bouillioire communicationnelle : les violences qui sourdent indiquent à quel point la masse des chrétiens prend parti. Ce sont autant d'occasions d'interactions langagières intenses qui exercent une action doublement orientée. D'un côté, quiconque veut réfléchir au passé doit protéger sa capacité à réceptionner la

---

<sup>128</sup>. En fait, pouvait-il en être autrement ? Même les sermons et les Vies mérovingiens, si mouvante soit leur langue, ne reproduisent pas tel quel le LPT2.

tradition, y compris langagière. De l'autre, cette masse de locuteurs/ auditeurs contribue à renouveler sans cesse la parole à la faveur même de l'élan qui l'anime.

C'est ainsi qu'entre la parole augustinienne et la parole africaine existe un champ puissant d'interférences dont le résultat est de faire de l'Afrique du V<sup>e</sup> siècle un conservatoire dynamique, tout particulièrement dans ces grandes cités où prêche Augustin.

## 5. VIVA VOCE AUGUSTINI

En première réserve générale, il convient de souligner que cette latinité n'est pas étrangère au latin, même classique. D'ailleurs, que savons-nous exactement d'une latinité dite classique prise dans sa globalité ? La latinité d'Augustin plonge ses racines dans une latinité pluriséculaire, dont nous ne connaissons jamais la parole vive dans sa réalité plurielle.

Seconde réserve : cette étude n'a pas fait leur place au grand nombre des informations que contiennent ces nouveaux sermons sur les *realia* de la communication dans l'Afrique romaine du V<sup>e</sup> siècle : réactions des auditeurs ; diversités de leurs attitudes ; problèmes de l'écoute physique ; allusions aux langues parlées (latin, grec, punique) ; sens du mot *rusticus* ; possibilité d'étudier de plus près ce que la ponctuation peut laisser deviner de la réalisation orale du texte.

En troisième lieu, il aurait fallu pour montrer complètement la *variatio* prendre en considération de façon plus large les moments où le langage devient complexe et en analyser les caractères. De plus, il existe des degrés, de la simplicité et de la transparence immédiates, à la complexité parfois ardue. Le mouvement langagier se représenterait alors comme une tapisserie dont la trame et les couleurs varient sans cesse.

Son analyse détaillée était hors de mes moyens ici.

Même sur la part réservée à l'oralité immédiate, nous sommes dans la situation crispante d'une approche asymptotique de la parole augustinienne. Comme je crois l'avoir montré, nous en sommes très près. Mais nous n'avons qu'une idée approximative de la manière dont Augustin prononçait son latin : il avait une pointe d'accent africain (les Milanais le lui ont dit) ; qu'est-ce-à dire ? Quel niveau d'articulation choisissait-il, ne serait-ce que par rapport au vocalisme ? Faisait-il les palatalisations des consonnes (à mon avis, oui) ?

Toutes ces réserves ne doivent néanmoins pas nous décourager. C'est tout de même la voix vive d'Augustin que nous donnent à entendre ces sermons, et si nous pouvons nous en faire une idée, approchante mais sûre, nous le devons au travail de leur inventeur, qui les a inclus dans des dossiers qui donnent au linguiste une matière de travail solide.

C'est donc une oralité à la fois soutenue et traditionnelle (on reconnaît la latinité), mais aussi familière et changeante, ouverte aux idées et au vocabulaire du temps, souplesment conservatrice dans sa réalisation morpho-syntaxique. Le génie de l'orateur est de faire varier son langage d'une manière si naturellement adaptée qu'il immerge ses auditeurs dans un véritable baptistère langagier, tout en laissant

deviner aussi le ressac de la latinophonie tardive en Afrique.

TOULOUSE 31 8 96

EXPLICIT FELICITER